

L'incertitude en histoire : d'une historicité l'autre

(Uncertainty in History: From a Historicity to Another)

CHRISTIAN DELACROIX

Abstract

In history, the idea of uncertainty has taken on many forms, both in the methodological field, with for example the definition of historical sources as traces, and in epistemological terms, with the major question of causality or even ontological with the infinite extension of the "historian's territory". Nevertheless, more than an operative notion perhaps, it has long remained as an invariant, a kind of epistemological madguard (a "residue" according to the term adopted by Marc Bloch) of historical knowledge. The question of the historicization of the idea of uncertainty in the historical discipline is related to the place assigned to it in the epistemology of historians, always in tension with the desire for scientificity and truth that has long structured the disciplinarization and professionalization of history. Where do we place the cursor between uncertainty and truth for historical knowledge? This could be the guiding question to periodize the place of the idea of uncertainty in history and roughly distinguish after a predominantly scientist phase linked to the professionalization of the historical discipline (19th-first 20th century), a phase of doubts about history's ability to tell the truth, which became clear at the end of the 1970s and could conveniently be characterized as the great reversal of uncertainty in history, which, from an embarrassing limitation to reducing as much as possible, became an operating principle for defatalising history. However, it will

be necessary to question this periodization, more or less modelled on the general evolutions of the sciences, marked in particular by the rise in power of probabilistic and indeterministic approaches and more or less directly related to what is perceived by the majority as the rise of uncertainty in the historical world itself ; this will require taking into account another level of analysis that adds to the weight of uncertainty in history, the moral and political dimension around the question of the social function of history.

Keywords: uncertainty, skepticism, relativism, historiographic regime, mixed epistemology

Résumé

En histoire l'idée d'incertitude a revêtu bien des figures, tant dans le domaine méthodologique, avec par exemple la définition des sources historiques comme traces, qu'épistémologique avec notamment la grande question de la causalité ou même ontologique avec l'extension infinie du « territoire de l'historien ». Pour autant, plus qu'une notion opératoire peut-être, elle est longtemps restée comme un invariant, une sorte de garde fou épistémologique (un « résidu » selon le terme adopté par Marc Bloch) de la connaissance historique. La question de l'historicisation de l'idée d'incertitude dans la discipline historique tient à la place qui lui est assignée dans l'épistémologie des historiens, toujours en tension avec le désir de scientificité et de vérité qui a structuré pendant longtemps le disciplinarisation et la professionnalisation de l'histoire. Où place-t-on le curseur entre incertitude et vérité pour la connaissance historique pourrait être la question rectrice pour périodiser la place de l'idée d'incertitude en histoire et distinguer grossièrement après une phase à dominante scientifique liée à la professionnalisation de la discipline historique (XIXe-premier XXe), une phase de doutes sur les capacités de l'histoire à dire le vrai qui s'affirme nettement à partir de la fin des années 1970 et qui

pourrait commodément être caractérisée comme le grand retournement de l'incertitude en histoire qui, de limitation gênante à réduire le plus possible, devient un principe opératoire pour défataliser l'histoire. Il faudra pourtant interroger cette périodisation, plus ou moins calquée sur les évolutions générales des sciences marquées en particulier par la montée en puissances des approches probabilistes et indéterministes et plus ou moins directement rapportée à ce qui est perçue majoritairement comme la montée de l'incertitude dans le monde historique lui-même ; il s'agira pour cela de prendre en compte un autre niveau d'analyse qui ajoute encore au poids de l'incertitude en histoire, la dimension morale et politique autour de la question de la fonction sociale de l'histoire.

Mots-clés : incertitude, scepticisme, relativisme, régime historiographique, épistémologie mixte

Mon propos est de cerner les évolutions de la place de l'idée d'incertitude, quelque soient ses différentes figures, dans la production des connaissances historiques ; l'idée d'incertitude me paraît être en effet un banc d'épreuve pertinent pour la confrontation entre sciences de l'homme et sciences de la nature.

En histoire, comme dans les autres disciplines, l'idée d'incertitude est classiquement corrélée – négativement – à celles d'objectivité et de vérité, ces deux dernières notions résumant l'idéal de certitude (qu'il soit fantasmé ou pas) de toute connaissance scientifique, ce que Peter Novick (Novick 1988) a appelé le « noble rêve » des historiens et qui a été à partir du dernier tiers du XIXe siècle le moteur de la construction identitaire de la communauté historienne en quête de légitimation sociale par la scientificité. Dans cette perspective, la place laissée à l'idée d'incertitude dépend du degré et du type de scientificité accordés à l'histoire. Cette question récurrente, qui « hante » en quelque sorte

l'histoire de la discipline, signale les difficultés à stabiliser son statut, non seulement en référence aux conceptions dominantes de la science mais également au regard des assignations disciplinaires classiques et en particulier celle qui sépare sciences de la nature et sciences de l'homme.

Les grands dualismes épistémologiques comme objectivisme/subjectivisme, expliquer/comprendre, scientisme/relativisme, scientisme/scepticisme, déterminisme /contingence sont des manières de décliner la dialectique de l'incertain et du certain et c'est bien cette dialectique dans le travail des historiens qu'il faut tenter de « mettre en histoire ». Du point de vue historiographique qui est le mien, la question devient : dans quelle mesure l'idée d'incertitude peut-elle constituer un critère de périodisation des évolutions historiographiques en déterminant des moments à dominante de certitude (qui peuvent être qualifiés également à dominante scientifique/objectiviste) et donc de moindre incertitude et des moments à dominante d'incertitude (qui peuvent être qualifiés également à dominante relativiste/subjectiviste ou encore sceptique) ?

Plusieurs niveaux d'analyse qui s'entrecroisent dans l'examen de l'opération historiographique et qui peuvent déterminer autant de figures de l'incertitude sont ici concernés. Je distingue par commodité analytique :

- un niveau que je nomme *ontologique*, concernant la nature des objets de la recherche historique. C'est à ce niveau que l'indétermination est sans doute la plus forte puisque non seulement tout objet est historisable mais aussi, comme le note Raymond Aron : « Inépuisable, la réalité historique est du même coup équivoque » (Aron 1986: 102).
- un niveau *méthodologique* : avec la méthode critique, que Marc

Bloch qualifie de « technique de vérité », les historiens se considèrent le plus souvent comme les mieux armés pour « réduire l'incertitude » .

- un niveau proprement *épistémologique* lors de la phase « d'explication/compréhension » de l'opération historiographique¹, avec notamment la grande question de la causalité historique, où, comme le fait remarquer Henri-Irénée Marrou (1954: 182), l'incertitude résulte peut-être plus de constater la gratuité du choix entre contingence (qui est une figure de l'incertitude) et déterminisme que de choisir la contingence.

- au niveau de l'écriture de l'histoire qui est celui des modalités scripturaires de l'exposition des résultats du travail de l'historien, les interrogations portent sur les effets de certitude/incertitude de ces modalités (l'écriture remède ou poison comme le dit Ricœur) avec notamment la longue méfiance des historiens à l'égard de l'écriture littéraire réputée affaiblir la scientificité de la discipline.

- enfin, un niveau qui ressortit à la fonction sociale et aux usages publics de l'histoire pour déterminer si cette dimension ne constitue pas, comme le remarquait Lucien Febvre, un « aspect, un peu inquiétant peut-être, des activités historiennes »² et un facteur d'incertitude pour la connaissance historique au regard du problème de l'objectivité.

Les difficultés pour « périodiser » la place de l'idée d'incertitude dans la recherche historique tiennent largement à la possibilité et à la capacité de prendre en compte ces différents niveaux d'analyse, à combiner approche morphologique et approche historique contextualisante.

L'opérateur de cohérence de tous ces niveaux choisi par Paul

¹ Sur cette distinction d'une « phase explication/compréhension » de l'opération historiographique voir : Ricœur 2000: 181-230.

² Febvre 1949; Repris dans : Febvre 1995.

Ricœur est la question de *la représentation historique du passé*, mais cet opérateur ne réduit pas ces difficultés : si les historiens doivent prioritairement affronter ce que Paul Ricœur nomme l'énigme de la « représentance » (Ricœur 2000: 359–369), c'est-à-dire l'énigme de la relation d'adéquation présumée entre la représentation historique et le passé, la représentation présente d'une réalité absente qui a été. N'est-ce pas précisément les doutes portés sur leur capacité à représenter le passé et le relativisme et le scepticisme qui en découlent qu'ils doivent affronter de manière récurrente et partant l'incertitude qu'ils doivent essayer de réduire, ou à tout le moins de « gérer », aux différents stades de l'opération historiographique, ceux de la documentation, de l'explication/compréhension et de l'écriture ?

1. Contextualiser ?

Faire « l'histoire de l'idée d'incertitude au sein de l'activité scientifique » relève *a priori* de domaines spécifiques de l'histoire qui sont l'histoire des idées et l'histoire des sciences. L'histoire des idées, longtemps délaissée en France, a été plus développée dans le monde anglo-saxon. En Allemagne, elle s'est affirmée en particulier dans le cadre de l'histoire des concepts (*Begriffsgeschichte*) dont le représentant le plus prestigieux est Reinhart Koselleck. Ce dernier a notamment insisté sur la nécessaire historicisation des concepts qui permet de suivre – je cite – les « significations et les usages successifs d'un seul et même mot » et fait apparaître « une structure étagée de significations qui se maintiennent, se recouvrent, ont disparu ou sont entièrement neuves » (Koselleck 1997). L'analyse plus réflexive et plus « temporalisée » des concepts proposée par Koselleck comporte une réflexion sur le sens que ces derniers avaient pour les acteurs et implique également de s'interroger sur leur performativité, cet enjeu étant également pris en compte par l'histoire intellectuelle de l'École de Cambridge (Quentin Skinner et John Greville Agard Pocock). Dans

cette perspective il s'agirait de tenter de cerner ce qui serait une historicité propre à l'idée d'incertitude : quelles sont les évolutions de ses dénominations, de ses figures, de ses significations, de son statut et de sa fonction dans le travail de l'historien ? Entre l'incertitude considérée comme symptôme du non-scientifique, comme « mal nécessaire », « résidu » inévitable et l'incertitude utilisée comme notion opératoire pour « défataliser » l'histoire se dessine un itinéraire entre des configurations conceptuelles fort différentes.

En France a longtemps pesé sur l'histoire des idées le soupçon de n'être, comme L. Febvre la caractérisait, qu'un « engendrement de concepts issus d'intelligences désincarnées – puis vivant de leur vie propre en dehors du temps et de l'espace » (Febvre 1932: 278). L'histoire des idées a, jusqu'à une période récente, été supplantée par une histoire socio-culturelle avant tout soucieuse de contextualisation sociale des représentations collectives et des productions intellectuelles. Dans une perspective finalement assez voisine, les apports de la sociologie des sciences, de l'histoire des sciences, des *social studies of science* et de l'anthropologie des sciences (Pestre 2006) en donnant toute leur place aux facteurs sociaux dans l'histoire des faits scientifiques et en défendant une indistinction de principe entre le cognitif et le social, ont réintroduit en histoire des sciences l'incertitude là où la reconstruction rétrospective par la fin opérée par l'histoire « épistémologique » des sciences réduite à l'histoire des progrès scientifiques et de la vérité l'avait fait disparaître. Ces évolutions comprennent également un volet discontinuiste défendu en particulier par Michel Foucault (repris sur ce point par Roger Chartier) mais également par Thomas Kuhn dans ses travaux sur les révolutions scientifiques et sur la notion de paradigme. La question de la contextualisation est donc centrale.

Pour rendre compte des évolutions historiographiques, certains auteurs, dans une forme radicale de contextualisation « extérieure »,

établissent une relation directe entre ces évolutions intellectuelles et le macro-contexte économique, social, politique et intellectuel. Cette démarche se retrouve notamment chez Pierre Nora qui propose une relecture de l'histoire de la discipline historique en France découpée par des « discontinuités » qui, selon lui, coïncident avec les bouleversements politiques et sociaux majeurs qui ont marqué la société française depuis la fin du XIX^e siècle (Nora 1984).

Pour notre sujet, ce qui apparaît comme une montée de l'incertitude en historiographie à partir des années 1980 semble pouvoir être rapportée commodément à un monde devenu lui-même plus incertain. Comme l'a théorisé Ulrich Beck (Beck, 2002) à la fin des années 80, l'avènement de la société postmoderne signifierait la fin des certitudes de la société industrielle fondée sur l'idée de progrès depuis le XIX^e siècle ; l'incertitude est ici corrélée au rapport au temps. L'état de certitude/incertitude dans la discipline refléterait en quelque sorte l'état « objectif » du monde.

En proposant de mettre en relation les manières de faire de l'histoire, ce qu'il nomme « régime historiographique » et le rapport social au temps, qu'il désigne par la notion de « régime d'historicité » (c'est-à-dire la manière d'articuler passé, présent et futur ou, pour reprendre les termes de Reinhart Koselleck, le rapport – variable – entre l'expérience et l'attente), François Hartog n'offre-t-il pas une piste pour expérimenter un autre type de contextualisation (Hartog 2003)? Ce questionnement sur la « correspondance » entre « régimes d'historicité » et « régime historiographique », entre rapport social au temps et manière de faire de l'histoire peut-il être utile pour un projet d'histoire de l'idée d'incertitude en historiographie ? Certes, comme l'écrit Étienne Anheim, commentant Hartog, ce questionnement « comporte le danger de penser les rapports entre histoire et Histoire sur le mode du reflet, mais elle ne peut pas être écartée » (Anheim 2015: 14). Dans les propositions de F. Hartog, le déplacement conceptuel par rapport

aux démarches de « contextualisation » externe comme celles de P. Nora me semble cependant changer la nature de la contextualisation. Pour prendre un exemple chez Nora : en quoi la guerre de 1914-1918 et la crise de 1929 impliquent-elles l'histoire structurale des *Annales* ? L'analyse ressortit ici à une pratique sauvage de la concomitance vaguement analogique. Chez Hartog, la relation est faite entre deux « objets » qui interagissent l'un sur l'autre, parce qu'ils thématisent tous les deux la question du temps. Si l'objet véritable de l'histoire est le temps, souvent désigné par le terme de « changement », si « l'histoire est par essence science du changement » comme l'écrit Marc Bloch (Bloch 1990), alors l'histoire qui s'écrit et le rapport social au temps sont dans une relation d'interdépendance et pas seulement de reflet puisque les manières de faire de l'histoire participent à la construction de « l'image subjective » de l'inscription dans l'histoire que se font d'elles mêmes les sociétés et donc du rapport social au temps. Cette relation ouvre donc sur la dimension performative de l'historiographie, c'est-à-dire sur la fonction sociale et les usages publics de l'histoire. Il n'est pas hors de propos de considérer, dans cette perspective pragmatique (i.e. d'action), qu'un des enjeux centraux de la mise en relation entre régime d'historicité et écriture de l'histoire est précisément la question de l'incertitude : à une époque où domine un régime d'historicité moderne que François Hartog qualifie de « futuriste », qui fait du futur l'instance à partir de laquelle se redéfinit le sens du temps, l'incertitude en histoire est contenue et « réduite » par la croyance au progrès, en l'avenir et en l'histoire qui se revendique alors principalement comme scientifique. Avec le délitement de ce régime moderne d'historicité » et la « montée », à partir du dernier tiers du XXe siècle, d'un régime d'historicité qu'Hartog nomme « présentiste », en relation avec la « crise de l'avenir », la promotion du seul présent comme catégorie temporelle clé de notre conscience historique et « l'écart entre champ d'expérience et horizon d'attente [qui] s'est creusé jusqu'à une

quasi-rupture », que devient cette croyance en l'histoire-science (y compris dans sa version histoire-science sociale des *Annales*) ? Etienne Anheim pose ainsi la question : « [...] dès lors que la foi en l'Histoire disparaît, que devient la discipline historique qui en serait l'un des sous-produits ? » (Anheim 2015 [en ligne]). La question du statut historiographique de l'idée (la notion ?) d'incertitude peut être redéfinie à partir de cette problématisation : la forte prégnance de l'idée d'incertitude dans la réflexion historique signifierait les moments de difficultés pour les historiens à redéfinir l'opération historiographique (qui comprend la fonction sociale de l'histoire) en relation avec les changements du rapport social au temps. Les « crises » de l'histoire avec leur atmosphère d'incertitude dominante seraient à mettre en rapport avec des « crises du temps ».

À partir de deux exemples, celui de la « rupture » historiographique entre historiens méthodiques et historiens des *Annales* et celui du *linguistic turn*, j'essaierai de montrer que la démarche de type internaliste qui fait de l'idée d'incertitude un critère épistémique pour périodiser les évolutions historiographiques depuis le XIXe siècle peine à remplir ce programme et qu'une démarche plus contextualisante qui prend en compte la problématique de la mise en relation entre régimes d'historicité et régimes historiographiques peut rendre moins indécidables ces évolutions.

Je distingue grossièrement une phase à dominante scientifique et objectiviste liée dans un premier temps à la professionnalisation et à la disciplinarisation de l'histoire (au tournant des XIXe-XXe siècle) mais qui comprend également le moment d'affirmation de l'histoire économique et sociale, de l'histoire-science sociale portée principalement en France par les *Annales* à partir de l'entre-deux-guerres. Cette phase voit se développer, dans le cadre du régime d'historicité « futuriste » dominant, la volonté de « lutter contre l'incertitude » pour mieux « scientifier » l'histoire. Puis une phase de

doutes sur les capacités de l'histoire à dire le vrai qui s'affirme nettement à partir de la fin des années 1970 et qui culmine avec le défi relativiste du *linguistic turn* qui tend à quasiment « naturaliser » l'état d'incertitude et « d'insécurisation intellectuelle » en histoire dans le cadre d'une « crise du temps » liée à la montée du « présentisme ». Cette phase de « crise » de l'histoire, avec des dénominations utilisées par les historiens pour la caractériser comme « temps des doutes », « temps des incertitudes et de l'inquiétude » ou encore « anarchie épistémologique », débouche sur ce que je caractérise comme le grand retournement de la place de l'idée d'incertitude en histoire qui devient, dans la période récente, un terme fédérateur connoté positivement pour exprimer un anti-déterminisme voire un anti-scientisme historiens de plus en plus partagés dans la discipline et qui signalerait une première forme d'adaptation – inégale et encore en cours – de l'histoire-science sociale au régime d'historicité présentiste. J'ai conscience que cette périodisation, comme toute périodisation, a un effet indéniablement cohérentiste et « unificateur » qui « écrase » quelque peu la pluralité irréductible des expériences historiques, l'imbrication et la coexistence de rapports au temps différents.

2. L'idée d'incertitude à l'épreuve de la rupture annales/méthodiques

L'hypothèse d'un continuum d'époque, de régime d'historicité dominant qui va des méthodiques jusqu'à la « crise de l'histoire » des années 1980/1990 s'accorde mal avec le récit historiographique standard pour la France qui établit une rupture de nature essentiellement épistémologique entre « l'école méthodique » de la génération des historiens du dernier tiers du XIXe siècle (longtemps qualifiés de « positivistes ») et la mouvance des *Annales* incarnée par les figures tutélaires des deux directeurs de la revue, Marc Bloch et Lucien Febvre,

qui s'affirme à partir de l'entre-deux-guerres jusqu'à acquérir une « hégémonie de réputation »³ dans l'historiographie française jusque dans les années 1970/1980. Mais la question de la « réalité » de cette rupture intellectuelle, épistémologique, et méthodologique a été largement discutée pour la remettre en cause dans le sens d'une relativisation voire d'une disqualification. Olivier Dumoulin par exemple réduit l'effet de rupture entre méthodiques et *Annales* aux seuls enjeux de pouvoir des positions académiques et institutionnelles.

Les historiens « méthodiques » ont été des acteurs majeurs de la professionnalisation et de la disciplinarisation de l'histoire à la fin du XIXe siècle, conditions indispensables selon eux à sa scientification. Pour ces historiens « méthodiques » l'incertitude entachant la connaissance historique est liée à l'affaiblissement voire à la négation du caractère scientifique de l'histoire, elle se manifeste sous les traits de la subjectivité, de la littérature, de l'imagination, du style, de l'engagement politique, de la philosophie. L'idée d'incertitude rassemblerait tout ce qu'il faut combattre pour être du côté de la rigueur scientifique. Avec Gabriel Monod, ils revendiquent ainsi pour l'histoire le statut de « science positive », de « recherche désintéressée et scientifique », « renfermée dans le domaine des faits » devant être étudiée « en elle-même » pour aborder le passé de manière impartiale en rupture avec « l'histoire-littérature » de leurs prédécesseurs trop influencée par les passions politiques. Pour cela ils s'attachent tout particulièrement à véritablement codifier la méthode historique critique d'analyse des documents parce que c'est elle qui seule permet à l'historien de retrouver des conditions d'observation analogues à celles des sciences objectives et donc de scientifier l'histoire.

Pourtant malgré ces proclamations de scientificité, les *Annales* développent contre ces historiens une série de critiques qui visent à

³ L'expression « hégémonie de réputation » est de François Furet : Furet 1981.

disqualifier leur manière de faire de l'histoire, au nom de la science précisément. Le but de L. Febvre et M. Bloch est bien de « *promouvoir l'histoire au rang d'une discipline scientifique véritable* » contre ce qu'ils considèrent comme l'histoire paresseuse, trop narrative, trop peu explicative et manquant de « profondeur » des historiens que L. Febvre qualifie de « méthodologistes impénitents » (Febvre 1949) et Marc Bloch de « spécialistes de la méthode » au « positivisme un peu rudimentaire » (Bloch 1993). Les thèmes du combat des *Annales* contre ce qu'ils nomment péjorativement « l'histoire historisante » sont bien connues et sont en partie reprises des critiques féroces du sociologue durkheimien François Simiand contre l'histoire à la Seignobos : contre l'histoire événementielle, trop politique, attachant trop d'importance à l'individu et au singulier, peu intéressée par les réalités économiques et sociales, naïvement réduite à la « mise en œuvre des documents écrits », fermée aux autres sciences sociales et ignorant qu'en histoire comme dans les autres sciences, l'historien doit « construire son objet » avec des hypothèses et des théories.

Si l'on reste dans le même cadre conceptuel de la corrélation entre incertitude et déficit de scientificité, il y aurait donc une sorte d'affirmation de vraie scientificité chez les historiens des *Annales* opposée à la scientificité illusoire des méthodiques. Pourtant je ne souscris pas à l'idée (défendue par exemple par Antoine Prost ; Prost 2014) selon laquelle le « vrai positivisme » et le « vrai scientisme » seraient du côté des *Annales*, il faut à mon sens ne pas s'en tenir à la problématisation de la question de l'incertitude par les seules revendications de scientificité pour la discipline. Car l'examen plus précis des positions brouille fortement non seulement la thèse de la rupture épistémologique entre les deux « écoles » mais aussi la pertinence d'une telle problématisation tant sont nombreux les exemples de chassé-croisé ou d'entrecroisement des positions, de débats à fronts renversés, de continuités cachées ou ignorées, de

« fausses » discontinuités entre méthodiques et *Annales*. Ce qui invite à réexaminer la place de l'idée d'incertitude et son rôle discriminant dans la singularisation des projets historiographiques épistémologiquement opposés.

Il y a dans l'argumentaire des historiens méthodiques, dont la dominante apparaît pourtant scientifique et objectiviste, un volet, longtemps sous-estimé, qui tempère et « rééquilibre » nettement cette dominante en rappelant les incertitudes persistantes marquant la connaissance historique. Ch.-V. Langlois le dit à sa manière (1902) : le XIXe siècle restera « celui où les méthodes auront été définitivement constituées » et « il a vu le triomphe de l'érudition » mais « c'est aussi le siècle où l'on se sera rendu compte, pour la première fois, des imperfections inévitables de la connaissance historique, et des limites que la science ne pourra jamais franchir » (Langlois 1902). À tous les niveaux de l'opération historiographique, telle qu'elle est pensée et pratiquée par les méthodiques, existent des facteurs d'incertitude (« *imperfections* » et « *limites* ») irréductibles. Pour Seignobos par exemple, l'historien travaille à partir de traces, « *des fragments dispersés conservés au hasard : l'historien fait métier de chiffonnier* », les faits historiques ne sont pas observés directement, aussi ces faits *imaginés* « sont forcément subjectifs ». Et donc : « *Par la nature même de ses matériaux l'histoire est forcément une science subjective* » écrit encore Seignobos. C'est pourquoi Antoine Prost trouve « renversant de constater que des générations d'historiens se sont gaussés du positivisme » de Seignobos et que Gérard Noiriel (Noiriel 1989) qualifie l'épistémologie du même Seignobos de « subjectiviste » !

On retrouve ce type d'hybridité des positions épistémologiques du côté des *Annales*. Les propositions subjectivistes, au sens de l'affirmation de la place de la subjectivité de l'historien dans son travail, de même que les distances prises avec le modèle nomologique des sciences physiques ne sont pas rares chez les deux fondateurs des

Annales. Ni Febvre ni Bloch ne reprennent strictement les positions les plus scientifiques de la sociologie durkheimienne, qu'ils admirent par ailleurs, notamment quand ils comparent explicitement l'interprétation des faits sociaux à l'interprétation des textes en prenant en compte la dimension interprétative de l'analyse de l'action humaine guidée par des motifs – une idée qui est, sur ce point, proche de la tradition allemande des « sciences de l'esprit » compréhensives et qui est également chère à Seignobos et que ce dernier défend précisément contre Simiand !

Le lien nécessaire de l'histoire avec la vie est le thème privilégié par les deux directeurs des *Annales* afin d'assouplir le déterminisme qui reste commun à toutes les sciences. Comme le rappelle Febvre les idées portées par les évolutions des sciences physiques remettent en question « l'idée ancienne de causalité — et donc, d'un seul coup, la théorie du déterminisme [...] ce pilier inébranlable de la vieille histoire classique » (Febvre 1941), dans le sens d'un indéterminisme des phénomènes et donc d'une part plus grande, dans les analyses, donnée à l'incertitude. Contre les « systèmes déterministes où « tout s'enchaîne et où rien ne s'explique », Febvre défend la « notion féconde et nullement antiscientifique du hasard ». De son côté Bloch rappelle que les « révolutions scientifiques » de la relativité et de la théorie des quanta « ont substitué, sur beaucoup de points, l'infiniment probable ; au rigoureusement mesurable, la notion de l'éternelle relativité de la mesure » (Bloch 1993: 77). Febvre comme Bloch rejettent ainsi le déterminisme rigide qui relève d'une conception et d'une pratique dépassées de la science. Il faut donc distinguer l'idée d'incertitude attachée au statut de l'histoire, comme connaissance plus ou moins incertaine, qui peut dépendre du degré de scientificité qu'on lui accorde et l'incertitude comme concept « de combat » anti-déterministe.

La démarche de Febvre et Bloch relève d'une *épistémologie mixte*, qui se tient en tension entre une démarche objectivante qui traite les

faits sociaux comme indépendants de la volonté humaine (c'est la filiation durkheimienne) et une démarche plus singularisante et compréhensive qui reconnaît les faits historiques comme des faits de conscience dont la méthode statistique chère à Simiand ne peut pas entièrement rendre compte. L'incertitude se loge très exactement dans cet entre-deux, à la jointure de ces deux démarches, ou plutôt à la faveur de leur entrecroisement.

Cette épistémologie joue d'une certaine indétermination adaptée à la spécificité de l'histoire et garde donc un caractère ambigu, équivoque et de ce point de vue incertain. Cette indétermination et cette incertitude sont valorisées par Bloch et Febvre comme facteur de souplesse et de plasticité théorique qui permettent « *d'échapper à l'illusion de traduire entièrement la vie en langage scientifique* ». De la même façon, pour Bloch, l'histoire doit assumer ses « *irrésolutions* » qui, je cite,

sont notre excuse. Mieux encore : elles font la fraîcheur de nos études. [...] L'inachevé, s'il tend perpétuellement à se dépasser, a, pour tout esprit un peu ardent, une séduction qui vaut bien celle de la plus parfaite réussite.

L'idée d'incertitude (« l'infiniment probable », « hasard », « irrésolutions », « séduction de l'inachevé ») changerait donc de statut, elle n'est plus l'indice d'une limitation inévitable du caractère scientifique de la discipline, elle est partie intégrante de la nouvelle scientificité.

Je fais l'hypothèse que cet indéterminé, cette incertitude et cette ambiguïté, avec de degrés variables d'intensité, caractérisent largement l'épistémologie spontanée d'une majorité d'historiens professionnels (dont les méthodiques), sans toutefois que cela remette en cause leur projet d'objectivité et de vérité. Cette épistémologie de

l'entre-deux comporte un noyau métahistorique d'incertitude dans le travail de l'historien, non seulement au niveau épistémologique mais aussi ontologique et existentiel, qui constituerait, à la fois un marqueur identitaire pour la discipline, une sorte de garde-fou épistémologique anti-déterministe et un horizon régulateur, au même titre que la visée de vérité et en vis-à-vis de cette dernière.

Mais l'argumentation de la rupture par les *Annales* ne concerne pas seulement la « mise à jour » à réaliser avec les évolutions des sciences physiques qui reste dans l'orbite de la problématisation par l'idéal de scientificité, elle met en jeu la question de l'identité intellectuelle et professionnelle, du statut de l'histoire et donc, de manière dérivée, à un niveau politique et éthique de la réflexion, sa fonction sociale.

Sur ces dernières questions l'opposition est beaucoup plus marquée entre méthodiques et *Annales* et cette opposition ré-ouvre la porte à une dynamique « futuriste » portée par la « croyance en l'histoire » tout au long de la période. Je dirai que la lutte contre l'incertitude est de ce point de vue plus conséquente chez Febvre et Bloch qui reprochent notamment aux méthodiques d'avoir liquidé l'histoire comme discipline particulière en la réduisant à une méthode⁴. Febvre par exemple dénonce ces « attardés » qui définissent « l'histoire non par son contenu, mais par cette méthode — qui n'est même pas la méthode historique, mais la méthode critique tout simplement ». Le jugement de Bloch n'est pas moins sévère quand, pour parler de ses prédécesseurs et maîtres, il évoque ces « travailleurs profondément honnêtes, mais de souffle un peu court et dont on croirait parfois que, pareils aux enfants dont les pères se sont

⁴ Febvre écrit ainsi : « Il y a eu ces méthodologistes impénitents qui découvrirent, aux environs de 1880-1890, que l'histoire, après tout, n'était qu'une méthode. La méthode historique. Laquelle n'était rien d'autre que la méthode critique. Et donc pas le moins du monde un monopole des historiens. D'où suivait que l'histoire, s'évanouissant, perdait tout contenu et toute réalité » (Febvre 1949: 422).

trop amusés, ils portaient dans leurs os la fatigue des grandes orgies historiques du romantisme » (Bloch 1993: 77). Quand il s'agit du statut de la discipline et donc de sa fonction sociale, l'écart se creuse entre une posture de renoncement, d'humilité excessive, d'impuissance et je dirais de « fatigue temporelle » (« *la fatigue des grandes orgies historiques du romantisme* »), incapable de répondre à la « *curiosité légitime d'un large public* » du côté des méthodiques et celle beaucoup plus conquérante, ambitieuse et tournée vers l'avenir des directeurs des *Annales*, ce qui traduit une inscription plus résolue des ceux-ci dans le « futurisme » et leur confiance dans les pouvoirs et possibilités de l'histoire. Marc Bloch exprime avec force cette opposition je dirais « temporelle » en relation avec la confiance en l'histoire en parlant de « l'humilité désabusée » des méthodiques qui ne croient pas aux progrès de l'histoire dans le futur, découragés « *par les difficultés, les doutes, les fréquents recommencements de la critique documentaire* » et pour qui l'histoire est devenue, non plus une connaissance vraiment scientifique, mais « *une sorte de jeu esthétique ou, au moins, d'exercice d'hygiène favorable à la santé de l'esprit* ».

Pour les deux directeurs des *Annales*, il faut reconstruire une identité intellectuelle spécifique pour l'histoire, notamment contre les sociologues qui, en raison de la passivité des historiens, « s'annexaient en maîtres » l'histoire comme le rappelle amèrement L. Febvre. Car seule une identité intellectuelle forte peut permettre de redonner à l'histoire une puissance d'explication du monde utile pour ses contemporains et donc une fonction sociale qui ne se réduise pas à ce que Febvre nomme avec dédain le « seignobosisme » (Bloch, Febvre 2004: 348), c'est-à-dire une pratique de l'histoire imprégnée par l'« esprit de petit bourgeois à la française si typique » qui transforme, selon lui, l'histoire en un instrument d'éducation civique, plus précisément, fait de l'enseignement de l'histoire un projet politique qui

l'insupportable. Dans cette perspective le positionnement épistémologique de scientification de l'histoire n'a de sens que rapporté au positionnement temporel par rapport à l'avenir – et en premier lieu à l'avenir de la discipline. Contre l'humilité décourageante et le renoncement à l'ambition scientifique des méthodiques le projet des *Annales* de pratiquer l'histoire comme une science sociale s'inscrit de manière beaucoup plus conséquente dans le régime d'historicité « futuriste » en nouant plus fermement croyance en l'histoire et croyance en l'avenir.

Parce qu'elle me semble être dans la logique – certes radicalisée – des pratiques de l'histoire science-sociale initiées par les *Annales* et de la confiance progressiste en l'histoire, je ne m'arrête pas ici sur la phase qui peut apparaître comme la plus scientiste des évolutions historiographiques de la période, celle qu'incarne l'histoire quantitative et sérielle et qui marque sans doute l'apogée de la confiance dans la force explicative de l'histoire.

3. Crise de l'histoire, crise de l'historicité

Plusieurs phénomènes, qui sont également des symptômes du délitement du régime d'historicité futuriste, à partir des années 1980, déséquilibrent les modèles d'intelligibilité historiques à dominante scientiste au point que la vieille thématique de la crise de l'histoire soit remise au goût du jour. Les remises en cause des grands modèles théoriques unifiants comme le marxisme, le structuralisme et le fonctionnalisme, les critiques sceptiques et relativistes mené en littérature et en sciences sociales sous les étiquettes *linguistic turn* et postmodernisme, l'envahissement du thème de la mémoire et l'intensification des polémiques autour des usages publics de l'histoire touchent plus ou moins inégalement l'histoire mais ils vont tous dans le sens de l'attribution d'un coefficient d'incertitude accru pour les connaissances historiques au point qu'un historien comme

Carlo Ginzburg a pu parler d'un « tournant sceptique » (Ginzburg 2004: 112–129). Peu à peu, dans leur défense du projet de vérité de l'histoire, l'acceptation de l'incertitude par les historiens se fait moins marginale, moins passive, en partie dans la lignée du probabilisme défendu par Marc Bloch et par les critiques du « positivisme » des méthodiques – comme Raymond Aron et Henri-Irénée Marrou – pendant la phase précédente.

C'est sans doute le *linguistic turn*, expression qui amalgame des positions très diverses, qui a représenté au plus haut point cette mise en incertitude majeure de l'histoire ou plutôt qui a été le plus intensément vécu par nombre d'historiens comme une machine de guerre contre l'histoire scientifique et en premier lieu contre l'histoire sociale au tournant des XXe et XXIe siècle.

En histoire, l'expression *linguistic turn* (LT) a fini par désigner un faisceau de positions et de travaux très diversifiés autour de l'affirmation du rôle du langage dans la construction des identités et des réalités sociales. La réalité historique, dans cette perspective, n'existe pas en dehors du langage, elle est organisée et construite par lui et elle est elle-même un texte qu'il s'agit de déchiffrer. Dans des versions radicales, c'est l'identification d'une quelconque réalité stable qui est remise en cause par la « polysémie en abîme du discours » et « l'autoréférentialité des constructions linguistiques ». Quand ses partisans, au premier rang desquels Hayden White, prônent l'indistinction entre histoire et fiction, sapant ainsi toute base « référentielle » stable au projet de vérité de l'histoire, le LT est surtout perçu comme une remise en cause radicale d'une manière dominante de « faire de l'histoire » encore largement empiriste, « anti-théorique » et attachée à l'idéal d'objectivité et de vérité. Contre ce qu'ils considèrent comme une dérive sceptique et relativiste dangereuse, la réaction de nombreux historiens contre le LT a donc été vive, à l'image de celles d'Arnaldo Momigliano et de Carlo Ginzburg

(Momigliano 1981: 3). Contre le *LT* qui soutient « *l'impossibilité de tracer une distinction rigoureuse entre narrations fictives et narrations historiques* », C. Ginzburg, par exemple, plaide pour une nouvelle réflexion historique sur la notion de preuve et pour la défense de la visée de vérité (sans guillemets aime-t-il à préciser) de l'histoire tout en maintenant que, contrairement à la science galiléenne, « *la connaissance historique est indirecte, indicielle et conjecturale* » (Ginzburg 1980).

En France la grande majorité des historiens intervenant sur les questions épistémologiques (comme François Bédarida, Gérard Noiriel, Roger Chartier, Bernard Lepetit, Jacques Revel, François Dosse) ont également rejeté le *LT* en raison de ses implications relativistes. Il reste que, dans les polémiques, les usages de l'expression *LT* et du terme stigmatisant de relativisme ressortissaient le plus souvent à un processus de construction d'un adversaire théorique *ad hoc* indifférencié par ses détracteurs. Comme l'écrit Dominique Kalifa (2005) :

Alors même qu'aucun, ou du moins très peu de travaux s'en réclamant ou s'en inspirant étaient entrepris en France, le 'tournant linguistique' y fut présenté, sur le mode de l'imprécation, comme le symbole du renoncement à l'histoire, et érigé en véritable épouvantail (Kalifa 2005: 77-78).

Pendant cette période de défense identitaire, les analyses convergent vers une position médiane de plus en plus partagée chez les historiens professionnels, qui, sous contrainte des exigences méthodologiques propres à l'histoire et tout en reconnaissant l'appartenance de l'histoire à la classe des récits, refuse les aspects relativistes du *LT* et rejette tout oubli du référent externe au langage, proche en cela des positions de P. Ricœur. Tout se passe comme si l'incertitude introduite

notamment par les analyses qui rappellent « l'identité narrative » de l'histoire étaient contenues par la défense d'un réalisme historien identitaire et « invariant » que Ricoeur nomme réalisme critique et qui postule l'existence d'un réel indépendant de toute activité de connaissance. Ce compromis épistémologique défensif entre narrativité et réaffirmation du projet d'objectivité de l'histoire qui marque les années 1990 est également une réponse aux doutes sur les pouvoirs de l'histoire à expliquer le monde, et donc sur son caractère scientifique, un point souvent évoqué dans les diagnostics de « crise de l'histoire » pendant la période, qui est un des symptômes de la crise du régime d'historicité moderne.

Le choc épistémologique du *LT* a sans aucun doute contribué à sa façon – en histoire – à remettre en cause les tentations déterministes, à critiquer les classifications trop exogènes aux contextes d'action et à mieux prendre en compte la dimension symbolique des réalités historiques. Le *LT* participerait ainsi aux recompositions et reclassements historiographiques de la fin du XX^e siècle consécutives à la crise générale des représentations du passé et à celle de leurs fonctions sociales – dont la « marée mémorielle » diagnostiquée par P. Nora est une des signes les plus visibles –, une crise générale qui touche plus fondamentalement, pour les sociétés occidentales, le rapport social au temps.

Mais le *LT* n'est plus d'actualité et le temps du compromis défensif des historiens contre lui est désormais derrière nous. Il en reste cependant le verrou épistémologique de la visée de vérité de l'histoire, même si nombre d'historiens reconnaissent que cette vérité, pour reprendre les mots de Ricoeur « *reste en suspens, plausible, probable, contestable, bref toujours en cours de réécriture* ».

4. L'incertitude, mot de passe de l'histoire en régime présentiste ?

Le « temps des doutes » et de l'état d'incertitude généralisée a provoqué indéniablement le repli d'une partie des historiens sur la méthodologie et ce que certains n'ont pas hésité à qualifier de « nouveau positivisme » alimenté par l'humeur anti-théorique latente dans la discipline. Se dégagent pourtant dans la période récente des axes de recomposition d'une identité intellectuelle forte pour l'histoire, impulsée et portée par une nouvelle génération d'historiens, que j'interprète comme des propositions de sortie de crise, crise de l'histoire et de l'éclectisme de crise bien sûr mais aussi comme une lente adaptation de l'histoire science-sociale au présentisme qui a sapé les bases temporelles de la croyance en son utilité pour comprendre le monde. Cette recomposition se reconstruit en particulier autour de la grande thématique de la défatalisation de l'histoire et de l'acceptation de l'appartenance de l'histoire à ce que Jean-Claude Passeron appelle *L'espace non-poppérien du raisonnement naturel* (Passeron 1991) pour signifier, en se référant en premier lieu à Max Weber, que les sciences sociales, définies comme des sciences empiriques, des « langages de description du monde », ne peuvent pas mettre leurs propositions à l'épreuve de la réfutation et relèvent d'un régime de scientificité différent de celui des sciences de la nature. Ces axes de recomposition transforment en outils opératoires pour défataliser l'histoire et rompre avec le déterminisme, des thèmes qui avaient été, jusqu'à une période récente, considérés par une majorité d'historiens, comme des facteurs d'incertitude inévitables en histoire ; c'est ce que je nomme le « grand retournement » de l'idée d'incertitude. Et parmi ces thèmes j'en retiens deux, les rapports entre histoire et littérature et la question du déterminisme. Affirmer la dimension littéraire de l'histoire et la nécessité de lutter contre le déterminisme ne sont certes pas des idées nouvelles, je pense par exemple à Gabriel Monod, réputé

« méthodique », qui prône une synthèse entre érudition et littérature ou encore à Henri- Irénée Marrou et Paul Veyne reprenant la dénonciation aronienne de « l'illusion rétrospective de la fatalité », mais, dans le contexte du régime d'historicité dominant actuel (le présentisme), ces idées acquièrent un autre statut que celui de propositions critiques, elles visent, en refondant l'identité historique autour de thématiques tous marquées – positivement – du sceau de l'incertitude, à retrouver une forme d'articulation entre champ d'expérience et horizon d'attente.

Concernant la thématisation en tant que telle de la dimension littéraire de l'histoire, les travaux de Ricœur ont indéniablement joué le rôle de ressources de réflexion voire de légitimation théorique pour les historiens. Mais les nouvelles réflexions historiennes sur cette question ne sont pas la simple « continuation » du compromis entre narrativité et défense du projet d'objectivité de l'histoire des années 1990 avec comme référence la position de Roger Chartier dans les années 1980-1990⁵. Je parlerai, presque à l'inverse, d'un nouveau « narrativisme tempéré » ou « restreint » et ce déplacement sert, à mon sens, à prendre l'exacte mesure de la volonté de nombreux jeunes historiens de « sortir de l'alternative opposant approche documentaire et approche littéraire des textes du passé » (Pierre Chastang) (Jouhaud, Schapira, Ribard 2009). Le point d'équilibre de la position dite « médiane » est ainsi déporté cette fois plus nettement du côté de la discursivité et de son potentiel d'intelligibilité du social. Les approches historiennes renouvelées de la littérature, de ses « savoirs » et de ses ressources cognitives (Anheim, Lilti 2010) qui défendent « une approche du texte débarrassée de la tradition métaphysique qui place toujours l'écriture dans une position seconde, comme réalisant et altérant une potentialité qui lui préexiste » (Chastang 2008: 246)

⁵ Sur ce « scientisme tempéré » voir Bantigny, Jablonka 2007.

témoignent d'une réelle prise au sérieux de la « représentation scripturaire du monde social » (Jouhaud 2000), des « mises en texte du social » et des « économies discursives » (Lyon-Caen, Ribard 2010). Il s'agirait pour les historiens d'en finir avec la crainte de la littérature restée peu ou prou, pour beaucoup d'entre eux, la grande crainte de la non-science comme le note Jacques Rancière (Rancière 1994: 90), cette source d'incertitude récurrente pour l'histoire... C'est une des voies pour dépasser la crise épistémologique que le « retour à la littérature » avait provoqué en histoire, crise qui, pour suivre David Harlan, aurait mis en question « *notre croyance en un passé fixé et déterminable* » en compromettant « *la possibilité de la représentation historique elle-même* » et en minant « *notre capacité à nous situer dans le temps* »⁶. Où l'on retrouve donc noués, pour les historiens, le défi épistémologique et ontologique de la « représentance » et la question du rapport au temps.

Le deuxième axe de cette recomposition historiographique s'organise autour de l'idée de défatalisation de l'histoire. Les réflexions sur cette thématique, là aussi, sont anciennes, notamment sur ce que Koselleck appelle « l'incertitude fondamentale de l'événement ». Je resserrerai cependant mon propos sur la question de la causalité historique. Ce que Ricœur nomme « l'imputation causale singulière » peut commodément désigner une approche de la causalité et de l'explication en histoire qui vise à affaiblir et dépasser le dualisme expliquer/comprendre, l'opposition entre l'explication par des lois (nomologique) propre aux sciences physiques et l'explication par les raisons, propre aux sciences humaines, qui vise à reconstruire la logique d'action, les buts et le calcul de l'acteur et expliquer de quelle manière l'action a été appropriée. « L'imputation causale singulière » qui retient le récit comme fil conducteur de réunion des deux modèles

⁶ Harlan 1989: 581. Cité par Chartier 1994: 583. Repris dans Chartier 1998: 87-88.

d'explication, renvoie aux analyses de Weber et Aron sur la construction par l'imagination d'un cours historique différent : « Pour démêler les relations causales réelles, nous en construisons d'irrélles » écrit Weber. Ce sont ces « constructions irrélles » et probabilistes qui permettent d'échapper à ce que Raymond Aron nomme « l'illusion rétrospective de fatalité » en ré-ouvrant les futurs possibles qui ne sont pas advenus. Cette démarche qui renvoie à une logique de la probabilité rétrospective est celle l'histoire dite contrefactuelle, comme dans certains travaux de la *New Economic History* américaine. Incertitude de l'événement, imprévisibilité du futur et liberté des acteurs sont ainsi réintroduits dans l'explication historique contre la pente déterministe du modèle nomologique.

Le dossier a été récemment repris par deux jeunes historiens, Quentin Deluermoz et Pierre Singarvelou dans *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, paru en 2016. Outre un impressionnant bilan historiographique des usages des démarches contrefactuelles (quelles que soient les différentes dénominations de ce type de démarches) dans diverses disciplines, le livre vise à démontrer que la démarche contrefactuelle (l'histoire avec des « si ») peut permettre de « *déplacer les cadres de production du savoir historique* ». Le livre est donc un véritable essai d'épistémologie de l'histoire qui aborde de grandes questions comme celle de l'imagination historique, de la causalité, de l'historicité, des rapports entre histoire et fiction et des usages politiques de l'histoire contrefactuelle. C'est bien l'idée d'incertitude, ici considérée comme cognitivement féconde, qui relie tous ces thèmes. Pour les auteurs rouvrir les potentialités non advenues du passé (les « futurs du passé » de Koselleck), retrouver les situations d'incertitude, les champs des possibles auxquels ont dû faire face les acteurs du passé et les « promesses non accomplies du passé » (pour reprendre une expression de Ricœur), c'est aussi, pour notre présent, lutter contre

toutes les pensées déterministes de la fatalité et de l'inéluctabilité du développement historique (comme les idéologies de la « fin des idéologies » ou de la « fin de l'histoire ») pour explorer les futurs possibles du présent, alternatifs et dissidents trop souvent écrasés par le rouleau compresseur de la nécessité raisonnable. Le raisonnement contrefactuel, dans ces conditions, peut être une propédeutique à l'action pour changer l'histoire qui se fait, dans le présent. La filiation avec la tradition de l'histoire science-sociale, même recomposée et transformée, ressortit largement à l'intérêt privilégié pour les possibles des « vaincus » de l'histoire, pour l'exploration des mondes sociaux, politiques et culturels délaissés, oubliés ou refoulés mais qui ont fait (et font toujours partie) du réel historique vécu, espéré ou redouté par les acteurs, les acteurs ordinaires en premier lieu. Ces propositions visent à « faire avec » le présentisme mais en proposant des pistes pour réarticuler passé, présent et avenir sans revenir aux recettes de *l'istoria magistra vitae* ou à celles du futurisme.

Ce que j'ai nommé plus haut « noyau méta-historique d'incertitude » se retrouve dans le livre analysé sous la figure d'un contrefactuel universel, « caractéristique de l'humaine condition », quelque chose comme une structure fondamentale de toute histoire possible, pour reprendre une formulation de Koselleck, sans que le risque d'ethnocentrisme d'une telle position soit pour autant ignoré par les auteurs.

Ces réflexions je les rapproche de celles plus anciennes que Bernard Lepetit a mené dans le cadre du « tournant critique » des *Annales*, ce programme de recherche un peu oublié qu'il avait impulsé pour sortir de la crise d'identité et des pratiques qui, dans les années 1980-1990, touchait le groupe des *Annales*. C'est à partir d'une réflexion sur le présent comme seule catégorie du temps « opératoire » pour l'expérience des acteurs et pour le travail de l'historien (ce qui est une autre définition du présentisme selon F. Hartog) que Bernard

Lepetit redéfinit la fonction sociale de l'histoire entendue comme herméneutique de la conscience historique. Il s'appuie pour cela sur les travaux de R. Koselleck et de P. Ricoeur en défendant l'utilité de la connaissance historique pour nourrir une « morale de l'action » : le présent des acteurs sociaux est une « modalité particulière d'agencement entre un passé (*l'espace d'expérience*) et un futur (*l'horizon d'attente*) qu'ils actualisent sous les formes de la refiguration et du projet » (Lepetit 1995), Pour empêcher « l'horizon d'attente de fuir » et redonner vie aux potentialités non accomplies du passé qui ne doit plus être rendu incommensurable par rapport à l'expérience des acteurs du présent, reprenant à Ricoeur l'idée de se doter de « projets déterminés, finis, modestes, précisément échelonnés ». Même volonté ici donc de ne pas se résoudre à la désarticulation présentiste du rapport entre passé, présent et futur.

C'est ainsi autour de notions comme celles d'incertitude, d'indétermination, d'imprévisibilité, d'*agency*, de temporalités plurielles et décalées, de « possibles non avérés », de défatalisation de l'histoire que se forge une nouvelle sensibilité théorique en sciences sociales et en histoire qui accepte pleinement comme une de ses caractéristiques majeures ce que Jean-Michel Berthelot nomme la *conscience d'incertitude*, sans que cette reconnaissance vaille acceptation du relativisme, pour mieux penser et pratiquer l'histoire tout à la fois comme connaissance à visée véritative, genre littéraire et pratique sociale difficilement neutre au plan axiologique. Cette acceptation de l'incertitude « positive », comme notion opératoire et comme valeur pour l'action et cette pratique épistémologique de l'inquiétude, sensibles à tout ce que les modélisations incomplètes et successives de l'histoire n'arrivent pas à subsumer, serait alors également une autre manière, située, pour les historiens de négocier avec « l'inquiétante familiarité » de l'histoire dont nous parle Michel de Certeau pour nous rappeler que la restauration inlassable de la « référentialité » (la trace c'est du réel dérivé) par

l'historiographie ne peut pas épuiser le référent : c'est certes un principe heuristique simple mais qui interdit tout de même de croire que le discours de l'historien est la loi du réel historique. L'histoire, dans son basculement heurté des modèles à dominante déterministe à la prise au sérieux renouvelée de l'événementialisation et de l'imprévisible, dans cette lente auto-défatalisation qui marque depuis quelque temps déjà la réflexivité historique, se veut de plus en plus un recommencement qui ne doit jamais éliminer la surprise. Il n'est pas indifférent, dans cette perspective, de remarquer que *L'écriture de l'histoire* de Michel de Certeau (De Certeau 1975), se termine sur le mot « rature ».

Références

- Anheim É. et Lilti A. (2010). Savoirs de la littérature. Introduction. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2, 253–260.
- Anheim, E. (2015). L'histoire présente de François Hartog. *L'Atelier du Centre de recherches historiques* [En ligne], 14 : <<http://journals.openedition.org/acrh/6655>>.
- Aron, R. (1986). *Introduction à la philosophie de l'histoire : essai sur les limites de l'objectivité historique*. Paris : Gallimard (1^{ère} édit. 1946).
- Bantigny L. et Jablonka I. (2007). L'historien et l'œuvre littéraire. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n. 93.
- Beck, U. (2002). *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Paris : Le Seuil (1^{ère} édit. 1986).
- Bloch, M. (1990). *L'Étrange Défaite. Témoignage écrit en 1940*. Paris : Gallimard, coll. Folio Histoire, 150-151 (1^{ère} édit. 1946).
- Bloch, M. (1993). *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. Paris : Armand Colin, (1^{ère} édit., 1949).
- Bloch, M. et Febvre, L. (2004), *Correspondance. De Srasbourg à Paris. 1934-1937*. Paris : Fayard, t. II.
- Chartier, R. (1994). L'histoire entre récit et connaissance ». *M. L. N.*, 109.

Chartier, R. (1998). *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*. Paris : Albin Michel.

Chastang, P. (2008). L'archéologie du texte médiéval. Autour de travaux récents sur l'écrit au Moyen Âge. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2, 245–269.

De Certeau, M. (1975). *L'écriture de l'histoire*. Paris : Gallimard.

Febvre, L. (1932). L'histoire de la philosophie et l'histoire des historiens. *Revue de synthèse*. Repris sous le titre Leur histoire et la nôtre, dans : Febvre, L. (1995). *Combats pour l'histoire*. Paris : Agora Presses Pocket (1^{ère} édit. 1953).

Febvre, L. (1941). Vivre l'histoire. Propos d'initiation. Conférence aux élèves de l'École Normale Supérieure. Repris dans : Febvre, L. (1995). *Combats pour l'histoire. Op. cit.*

Febvre, L. (1949). Vers une autre histoire. *Revue de Métaphysique et de Morale*, LVIII, 1949. Repris dans : Febvre, L. (1995). *Combats pour l'histoire*. Paris : Agora Presses Pocket (1^{ère} édit. 1953).

Furet, F. (1981). En marge des Annales. Histoire et sciences sociales. *Le Débat*, 17.

Ginzburg, C. (1980). Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice. *Le Débat*, 6, 3–44.

Ginzburg, C. (2004). L'historien et l'avocat du diable. *Genèses*, 54, 112-129.

Harlan, D. (1989). Intellectual History and the Return of Literature ». *The American Historical Review*, 94(3).

Hartog, F. (1995). Temps et histoire. « Comment écrire l'histoire de France ? ». *Annales HSS*, 1219-1236.

Hartog, F. (2003). *Régimes d'historicité: présentisme et expériences du temp*. Paris : Le Seuil.

Jouhaud C. (2000). *Les pouvoirs de la littérature*. Paris : Gallimard, coll. NRF essais.

- Jouhaud C., Schapira N., Ribard D. (2009). *Histoire, Littérature, Témoignage. Ecrire les malheurs du temps*. Paris : Gallimard, coll. Folio/Histoire.
- Kalifa, D. (2005). L'histoire culturelle contre l'histoire sociale ? In L. Martin, S. Venayre (dir.), *L'histoire culturelle du contemporain*. Paris : Nouveau Monde Éditions.
- Koselleck, R. (1997). *L'expérience de l'histoire*. Paris : Seuil/Gallimard/École des hautes études en sciences sociale.
- Langlois, Ch.-V. (1902), *Questions d'histoire d'enseignement*. Paris : Hachette.
- Lepetit, B. (1995). Le présent de l'histoire. Lepetit, B. (dir.), *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*. Paris : Albin Michel.
- Lyon-Caen J. et Ribard D. (2010). *L'historien et la littérature*. Paris : La Découverte, coll. Repères.
- Marrou, H.-I. (1954). *De la connaissance historique*. Paris : Le Seuil, coll. Points-Histoire.
- Momigliano, A. (1981). The Rhetoric of History and the History of Rhetoric : On Hayden White's Tropes. *Comparative Criticism : A Yearbook*, 3.
- Noiriel, G. (1989). Pour une approche subjectiviste du social. *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 6, 1435-1459.
- Nora, P. (1984). Entre mémoire et histoire : la problématique des lieux. P. Nora (dir.). *Les Lieux de mémoire*, tome 1 : *La République*. Paris : Gallimard.
- Novick, P. (1988). *That Noble Dream: The "Objectivity Question" and the American Historical Profession*. Cambridge : University Press.
- Passeron, J.-C. (1991). *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*. Paris : Nathan.
- Pestre, D. (2006). *Introduction aux Science Studies*. Paris : La Découverte, Coll. Repères.
- Prost, A. (2014). Préface à : Seignobos, C. (2014). *La méthode*

historique appliquée aux sciences sociales. Lyon: ENS Éditions.

Rancière, J. (1994). Histoire des mots, mots de l'histoire. *Communications*, 58.

Ricoeur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Le Seuil.